

que l'on prit soin simultanément du corps comme de l'âme, afin que, semblables à deux coursiers robustes et bien attelés devant un même char, l'un et l'autre puissent concourir à le traîner d'une égale force.

Dans la plupart des hommes, il y a, dit ce dernier philosophe qui a beaucoup emprunté à Pythagore, une disproportion dangereuse entre le corps et l'âme, parce que la dernière est ou trop forte ou trop faible pour le premier. L'âme alors agite si fortement le corps, elle le consume si puissamment par le feu violent qu'elle lui communique, et l'épuise si promptement par l'activité continuelle et les efforts dans lesquels elle l'entretient, qu'il est forcé de périr. Dans le second cas, l'âme faible est traînée par le corps et ses passions, comme un esclave enchaîné; ou si ses passions sont aussi froides qu'elle est faible, elle ne peut mouvoir que lentement et avec beaucoup de peine la lourde masse du corps dont le poids l'accable. Lorsque c'est le corps qui l'emporte sur l'âme, il en résulte ou des hommes faibles et méprisables qui, comme des roseaux, sont agités sans cesse par les moindres vents du plaisir ou de la douleur, de l'espérance ou de la crainte, ou des créatures paresseuses et immobiles auxquelles on ne peut communiquer du mouvement que par des commotions violentes.

Mais il n'y a rien de plus rare que les heureux mortels chez lesquels l'âme et le corps sont dans une telle harmonie et dans un tel équilibre, que l'une règne sur l'autre sans le détruire, et que l'autre obéit volontairement à la première sans l'assujétir ou la gêner dans ses fonctions (*Timée*).

Pythagore s'était formé une théorie médicale, à en juger par un extrait que donne Laërce; ce philosophe considé-